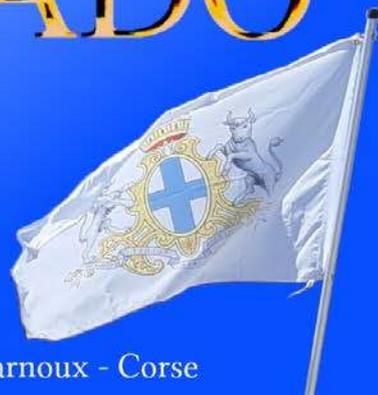




L'ACAMPADO

*"Soyez toujours prêts à témoigner
de l'Espérance qui est en vous."
(1Pet 3.15)*

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X
Prieuré Saint Ferréol - Marseille - Aix - Alleins - Carnoux - Corse



NOS PROCESSIONS DE LA FÊTE-DIEU

~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

Au laïcisme, cette peste qui ronge les institutions, St Pie X indigné avait répondu :

« Nous lui devons, à Notre Seigneur Jésus-Christ, non seulement un culte privé, mais un culte public et social pour l'honorer. »

C'est ce que nous avons fait par la procession de la Fête-Dieu le 14 juin dernier : donner un hommage public au Dieu caché sous les voiles sacramentels. La procession à laquelle vous avez eu à cœur de participer a été l'expression d'un désir, d'une espérance enthousiaste : que le Christ règne dans la vie de notre nation que l'argent et l'immoralité asphyxient ; que le Christ règne dans la vie de chacun, dans nos foyers, dans toute la vie sociale. Cette procession a été un défi à la laïcité. Nous avons honoré sur le trône d'adoration où il commande parle et règne dans l'Église et l'univers entier, un roi, le roi pacifique de nos âmes. Honneur à vous qui avez processionné, l'Église a été fière de vous. Saint Pierre Julien Eymard avait été frappé de l'isolement dans lequel laissait Jésus-Christ en son adorable sacrement, le peu de piété des fidèles.

Il avait été frappé de l'indifférence de tant de chrétiens, de l'impiété croissante des hommes du siècle. Il voyait les besoins si grands de l'Église, de tant d'idolâtres et d'hérétiques loin de la foi en Jésus-Christ. Il s'était alors pris à penser : pourquoi le Roi des Rois n'aurait-il pas sa garde d'honneur ?

À nous donc de savoir toujours glorifier par un culte public et solennel, avec magnificence, le Verbe de Dieu fait homme, réellement et substantiellement présent dans le sacrement de son amour. Nous l'avons sorti du tabernacle, nous l'avons montré, nous l'avons adoré comme le roi des siècles, comme le roi du XXI^{ème} siècle.

Et Voltaire a écumé de rage, lui qui avait crié au monde il y a deux siècles et demi : *« Dans 25 ans, Dieu sera*

tombé dans l'oubli. » Vous avez été de ceux qui en cette occasion, lui avez donné un cinglant démenti. Et le ciel s'est réjoui de votre acte de foi.

Nietzche avait crié au monde : *« Dieu est mort, vous et moi nous l'avons tué »*, et vous avez adoré ce Dieu vivant parmi nous, bien vivant, bien présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Les folies de la Révolution française ont voulu la mort de Dieu, les Soviétiques avaient voulu réitérer la même folie, l'autre révolution d'Octobre que fut le concile Vatican II s'est attaquée au cœur de l'Église, le Saint Sacrifice de la messe, semant un doute réel sur la présence eucharistique, et si nous évoquons le protestantisme, le jansénisme, c'est Jésus-Christ, c'est sa présence réelle qui gêne. Mais tant qu'il restera des catholiques comme vous, restera alors vraie la parole de nos Saints livres au sujet de Dieu *« des milliers et des milliers le servent, des dizaines de mille et des dizaines de mille se tiennent debout devant Lui »* ou plutôt ils ne se tiennent pas debout mais s'agenouillent devant Lui et font cette prière *« Louange, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles »*. Par cet honneur complet rendu à la Sainte Eucharistie, se produira spontanément et tout naturellement, nous l'espérons très fort, que chaque fidèle, les familles et les cités retrouvent la vigueur de la foi et la croissance dans la vertu. *« Que si les institutions humaines vieillissent et dépérissent par suite de l'égoïsme avide et immodéré, lançait saint Pie X, ces mêmes institutions sont ennoblies par la vertu et l'excellence du sacrifice qui jamais n'émane et ne jaillit plus efficace que par la méditation des mystères de la mort du Seigneur. C'est par sa mort que nous avons la vie »*.

Face à l'athéisme, face à la haine de Dieu qui souille notre époque, le sang du Christ est un bain purifiant grâce auquel nous pouvons effacer ces blasphèmes exécrables d'hier et de demain.

« LES MARDIS DE LA PENSÉE CATHOLIQUE »

Mardi 28 juillet
à 20h00 au prieuré Saint-Ferréol

Conférence de M l'abbé Beauvais sur :
« La croisade contre-révolutionnaire
de Garcia Moreno »

Et c'est alors que cette procession prend aussi un accent de réparation, elle est un acte solennel de réparation où les honneurs rendus publiquement et solennellement au Dieu fait homme, ont pour but d'effacer et de compenser les outrages qu'on a pu lui faire au long de notre histoire.

Et pendant la messe vous avez levé vos cœurs nets et purs en la présence de Dieu, les offrant sur la pierre de l'autel pour les injures et les mépris qu'on lui a fait et que par malheur on lui fait encore.

« *Le christianisme a civilisé le monde*, écrivit un jour Donoso Cortés, *en faisant de l'abnégation et du sacrifice, ou mieux, de la charité, une chose divine* ». Nous voulons un renouvellement de la société, où le trouver ? Sans aucun doute, dans la Sainte-Eucharistie, sacrement de l'amour, sans lequel il ne peut y avoir parfaite unité. Et que voit-on aujourd'hui ? La désagrégation de la société, la désagrégation de l'Église, la désagrégation des nations en proie à la convoitise effrénée des richesses et du pouvoir. Désagrégation parce que manque la charité.

Eh bien sept fontaines ouvertes — les sept sacrements — coulent, selon une expression de Pie XII, dans le jardin de l'Église pour donner et augmenter la grâce divine et par conséquent la charité, mais une seule, l'Eucharistie, le fait directement et uniquement. Saint Thomas nous dit : « *L'effet de ce sacrement est la charité, non seulement habituel mais actuel* » hostie divine, s'exclame saint Augustin : « *symbole de l'unité, lien de la charité* ». Mystère de forces divines, armure invincible de la milice chrétienne dans laquelle le baptême vous a enrôlés. « *Devant l'ère des martyrs, écrit Pie XII, tout le souci de l'Église était d'armer ses athlètes avec le corps du Christ afin qu'ils puissent persévérer jusqu'à la conquête de la couronne. Et aujourd'hui où fleurissent avec densité, les palmes du martyre, quelle félicité pour le confesseur de la foi de pouvoir s'attacher à Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. Or, qu'est-ce donc la vie chrétienne si ce n'est un martyre sans effusion de sang ? Porter sa croix et suivre Jésus-Christ ? Pour résister aux séductions du mal, ne dit-il pas qu'il faut le courage de tous les sacrifices ? Si vous voulez l'avoir, armez-vous donc de Jésus dans le Saint-Sacrement* »

Les tabernacles, poursuit-il, sont l'asile des

grandes âmes, dans l'amour et la douleur, la forteresse d'où s'élancent, en cette vallée de larmes et de misères, les combats de Dieu contre les enfants des ténèbres, contre ceux qui s'égareront dans les voies de l'erreur, contre les impies, ennemis du Christ et de son Église. C'est dans le tabernacle que nous trouvons de la manière la plus vive et la plus encourageante, la force constante et puissante de la prière, de l'action et du sacrifice ; cette force qui fera de vous la divine lumière du monde et le sel de la terre.

Où pourriez-vous trouver la force suffisante pour réaliser l'idéal sublime de la vie chrétienne ? Saint Augustin donnait déjà la réponse : « *Qu'ils mangent et qu'ils boivent ceux qui déjà mangent et boivent sans satisfaire leur faim et leur soif. Qu'ils mangent et boivent la vie, parce que manger de cet aliment, c'est se fortifier* ». Le véritable évangile de la vie c'est la Sainte-Eucharistie. Et si par hasard vous êtes assaillis par crainte de perdre cette vie devant les attaques de l'ennemi, saint Thomas nous assure que ce sacrement non seulement fortifie la vie spirituelle mais aussi, parce qu'il est symbole de la Passion de Notre Seigneur, nous assure que par ce sacrement, tous les assauts du démon seront repoussés. Il est le pain des forts, éminemment efficace pour éloigner nos âmes du péché. Il est la force de ne pas tomber, la force de se relever. Si vous ne puisez pas aux sources eucharistiques, la force chrétienne, vous ne réussirez pas à la longue à demeurer fidèles. Vous avez dans cette vie, tant de sacrifices à accomplir, tant de dangers à surmonter, qu'il vous serait impossible sans cette source d'eau vive de triompher constamment de la faiblesse humaine.

Puissiez-vous découvrir le lien profond entre charité et Eucharistie.

Dans la charité vous donnez et dans l'Eucharistie Notre-Seigneur nous donne. Il donne tout, il se donne, il se donne lui-même tout entier : l'Eucharistie c'est le mystère du don absolu, c'est le don de Dieu, et c'est là que nous devons apprendre à donner de nous-mêmes, à nous donner nous-mêmes car il n'y a pas de don tant qu'on ne se donne pas.

Voyez la Très Sainte Vierge Marie, quand Notre-Seigneur dans l'Incarnation se donne à elle, quand elle le reçoit dans son cœur, dans son sein, que fait-elle ? Elle se lève spontanément et elle va se donner, elle va chez sa parente lui porter ses témoignages d'affection, lui porter Jésus qu'elle a reçu et qu'elle possède. Lorsque l'évêque donne l'onction sacerdotale au jeune prêtre dans l'Ordination, lorsqu'il lui donne ce pouvoir extraordinaire et effrayant de consacrer le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il lui dit : ce que vous touchez, imitez-le. Donnez-vous comme il se donne, livrez-vous comme il se livre, dépensez-vous comme il se dépense. Il ne faut rien réserver de vous-même.

Chers lecteurs, dans la lassitude, rebutés par les mêmes misères, lorsque l'ennui, le dégoût, le découragement voudraient vous envahir, regardez ce don incessant, ce don continu, ce don perpétuel de l'Eucharistie. Nous lasserions-nous, oserions-nous nous lasser de nous donner, en voyant comme il se donne à nous, Lui, sans se lasser jamais.

C'est elle, l'Eucharistie, qui nous apprend le don de nous-mêmes. C'est elle qui nous dit de durer, de durer toujours, d'aller jusqu'au bout.

L'Eucharistie nous est donnée pour apprendre le dévouement à nos âmes. Ce n'est pas par des paroles que Notre Seigneur Jésus-Christ nous aime, c'est par l'acte du don complet, absolu, de lui-même.

Communier n'est pas une obligation, c'est une nécessité, et si ce n'était pas une nécessité de nos âmes, l'Église n'en aurait pas fait une obligation.

« Le grand mal du monde moderne, clamait Monseigneur Lefebvre, est d'avoir attisé dans le cœur des hommes la soif du plaisir et d'avoir détourné les cœurs et les intelligences du vrai bonheur. On a enlevé à l'homme le soleil de sa vie : la Très Sainte-Eucharistie. Seul le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie peut mettre un frein et une mesure dans le cœur des humains ».

On comprend pourquoi un soir de première communion, le Père Emmanuel conscient de l'impossibilité de concilier l'Eucharistie et le monde, avait fait venir les premiers communiantes pour leur dire : *« Maintenant vous n'appartenez plus au monde, vous appartenez à Jésus-Christ »*. Le culte divin est en effet inséparable d'une conversion des mœurs.

Et vous époux chrétiens, épouses chrétiennes, enfants de la famille chrétienne vous possédez le principe qui fait rayonner une influence sanctificatrice dans le foyer.

Où pouvez-vous, chers parents, trouver les trésors d'intelligence, de prudence, de piété, d'oubli de vous-mêmes, qu'exige votre mission éducative ? N'allez pas chercher loin, c'est dans l'Eucharistie. Elle est dit saint Thomas, cette grâce divine qui embellit comme la lumière. En elle est présent le même Dieu fait chair qui, obéissant à Joseph et Marie, vivant avec eux dans la sainte intimité de la famille, grandit en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes *« L'Eucharistie, écrit Pie XII, possède le charme des tendresses divines, elle est la réalisation la plus lumineuse des ineffables plans de la rédemption. A cause de cela peut-être, l'Église a désiré que la famille, cellule vitale de toute société, et par là, donc, de l'Église elle-même, se régénère et vive, mettant en tête des plus doux chapitres de l'histoire du foyer, le Saint-Sacrement. »*

Qu'elles sont belles ces premières communions, poursuit-il, où les enfants sont conduits à l'autel par la main de leurs parents, ces inoubliables messes du dimanche en famille ; que la rage de

l'enfer ne réussisse jamais à arracher l'Eucharistie de vos noces, de vos heures tristes ou gaies. Pour défendre les foyers afin qu'y germent et y fleurissent les plus belles vertus chrétiennes, on trouve difficilement un moyen plus approprié que la piété eucharistique, et plus particulièrement la communion fréquente qui donne lumière aux âmes, force aux volontés, qui forme les consciences dans la sincérité et la vérité, qui sert de frein dans les déviations possibles, qui unit entre eux les membres de la famille. » « Toutes les préparations, toute la science du mariage et du mariage chrétien, écrit Mgr Lefebvre, n'auront pas d'efficacité pour maintenir les unions dans leur sainteté et leur fidélité, si les époux ne s'alimentent pas au pain des chastes, au pain des forts. »

L'Eucharistie établit l'équilibre dans la sensibilité en tempérant le feu dévorant de nos désirs, en diminuant l'absolutisme de sa tyrannie, en augmentant l'empire de la raison, de telle sorte, dit saint Paul, que la vie du Christ se



manifeste dans nos corps. Enfin, pourrait-on oublier le prêtre ? Comment pourrait-on l'oublier quand on sait que le sacrement de l'ordre est directement orienté à la confection de la Sainte-Eucharistie ? Quelle joie inexprimable pour un enfant de penser qu'un jour il pourrait avoir une autre joie inexprimable, celle de consacrer, d'absoudre, de distribuer le corps du Christ, à son papa et sa maman qui lui ont donné la vie temporelle en leur disant *« que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde vos âmes pour la vie éternelle »*.

Demandons de nombreux et saints prêtres dans nos familles. Des prêtres ? Mais oui ! pour offrir le Saint-Sacrifice *« acte de l'Église, dit Mgr Lefebvre qui nous met vraiment dans la dépendance de Dieu, de Notre Seigneur Jésus-Christ »* des prêtres pour qui l'hôte divin soit toujours avec nous, pour que vous tous fidèles vous puissiez encore et toujours, dans un acte de foi, incliner votre esprit et votre corps devant l'hostie sainte, comme les apôtres à la dernière cène adorèrent le Christ Jésus avec cette foi pure et surnaturelle qui croit aux miracles de sa

parole et dont se nourrit notre adoration intérieure, avec cette foi sans laquelle nos genuflexions extérieures ne seraient que des signes sans vie. C'est donc la foi au Dieu présent sous le voile eucharistique qui nous anime et c'est elle que nous conserverons intacte, intègre ; c'est avec elle que nous repartirons, emportant allumé ce phare, à la lumière duquel nous regarderons les flots et les tempêtes qui nous attendent, conservant allumé un feu qui brûle nos cœurs. Triomphe du Christ Roi, que nos processions annoncent et qui sont le signe de son triomphe dans nos âmes. Si la science de l'Eucharistie est une lumière et un feu, une lumière qui tend à illuminer, un feu qui tend à dévorer, ne le laissez pas s'éteindre, maintenez la lumière bien haute pour qu'elle illumine, ravivez ce feu à la communion quotidienne pour qu'elle enflamme et réchauffe. Dites-vous que le Roi eucharistique vous consacre ses hérauts et ses apôtres, afin que vous puissiez faire partager au monde, connaître au monde les merveilles de son amour infini.

Dans vos foyers, dans vos bureaux ou ateliers, dans vos salles d'étude, soyez résolus à être des paladins de ce Roi eucharistique.

Ayez au cœur, ce désir d'être des apôtres de sa présence pour réunir autour du trône eucharistique des légions d'âmes qui lui rendent hommage et qui le servent, des apôtres, zélés pour promouvoir la gloire et le culte

vraiment catholique de l'Eucharistie, l'acte propitiatoire de Notre-Seigneur renouvelé tous les jours. Et c'est cela que ne veulent plus les protestants, les libéraux, disait Mgr Lefebvre. Ils ont fait un pacte pour enlever cette propitiation. Ils font maintenant une « Eucharistie », une cérémonie presque purement humaine de partage, de communion, de solidarité humaine; et cela nous ne pouvons pas l'accepter.

Tenez donc le Christ bien haut comme il l'était dans notre dernière procession afin que tous puissent le reconnaître dans vos paroles, votre conduite, votre tenue, selon l'exhortation de saint Pierre :

« Je vous exhorte à vous conduire de telle sorte que le prochain, à la vue des bonnes œuvres, glorifie Dieu. »

« Élargissez vos cœurs, disait Mgr de Ségur, pour mieux comprendre ce sacrement ineffable qui est tout amour et vous toucherez du doigt l'inanité des préjugés jansénistes qui tiennent encore certains, éloignés de la divine Eucharistie. C'est l'usage fréquent de la communion qui vous redonnera la ferveur des premiers chrétiens. » Je vous laisse avec une parole d'élan et d'enthousiasme, l'empruntant encore à Mgr de Ségur :

« Maintenant plus que jamais, il nous faut des saints, et la communion seule fait les saints » ●



LA MESSE DU R.P. CALMEL

~ François Cathala ~

« Le numéro de janvier 1970 de la revue « Itinéraires » avait publié la déclaration du R.P. Calmel par laquelle il refusait le Nouvel Ordo Missae et accusait le Pape Paul VI d'abus d'autorité.

Ce fut le premier coup de canon de la bataille de la messe. Le résultat a été considérable auprès de tant de prêtres hésitants, de ceux qui étaient déterminés, et même auprès de Mgr Lefebvre. »

(F. Cathala)

A l'occasion du malheureux anniversaire (50 ans de la nouvelle messe) la piété que M. Cathala doit au père Calmel lui a dicté de manifester sa gratitude dans l'article qui suit.

La vigueur de la déclaration du Père Calmel sur son refus de la nouvelle messe a provoqué

étonnement, curiosité de ceux qui connaissaient mal le Père. Comment ce petit Dominicain a-t-il l'audace de refuser la Messe du Pape, de s'attaquer au Pape lui-même. Serait-il un nouveau Savonarole ? Il est seul, personne n'a voulu signer avec lui. Le Père est tout simplement de la race de ces paysans qui creusent un sillon à côté de l'autre, sans se soucier de la sécheresse, de la grêle ou du gel. Cet atavisme ne suffit pas à expliquer son inflexible détermination qui, avant la bataille, me confiait : *« si on me suspend, je me désuspendrai tout seul ».*

C'est donc dans la Messe elle-même que le Père puisait toute sa vigueur. La Messe était le pivot, le moteur de sa vie. La défense de la Messe était une réaction vitale, d'où sa vigueur : *« Je refuse l'Ordo Missae de Paul VI »,* son audace : *« j'affirme cependant que tout pape, dans l'exercice de son autorité, peut commettre des abus d'autorité. Je soutiens*

INTENTION DE LA CROISADE EUCHARISTIQUE POUR LE MOIS DE JUILLET



Pour le retour des hommes d'Église à la Tradition

que le Pape Paul VI commit un abus d'autorité d'une gravité exceptionnelle. » Publiée par Itinéraires de janvier 1970, quelques jours plus tard, la copie se trouve un matin sur tous les bureaux du Vatican. Le Pape, furieux, exige un démenti. Le Père calme, inflexible.

Pour comprendre, il faudrait pénétrer l'âme du Père, c'est dans sa messe que nous risquons de trouver quelques explications.

Le Père avait un appétit insatiable de célébrer la Messe, il en était impatient. Sa joie : une célébration matinale, dernier délai à 10 h. Voici quelques souvenirs de sa célébration : sa messe n'avait rien d'étriqué, d'un geste généreux il envoyait ses « Dominus vobiscum » à l'autre bout du monde alors que nous n'étions que deux ou trois dans la chapelle.

Le Père était d'une santé inexistante, il était né avec une malformation cardiaque qui n'avait cessé de s'aggraver, affligé aussi de saignements de nez spectaculaires il avait conservé d'une transfusion sanguine une hépatite à virus. Cependant il célébrait les bras en croix.

- Mais mon Père cela vous fatigue.

- Et vous croyez que Notre-Seigneur sur la croix n'était pas fatigué ? » Le Père avait dans la tête toutes les prières de la Messe, il n'usait du missel que pour le Propre, cela lui permettait de célébrer les yeux fermés. Alors, très concentré, Son visage pourtant si vivant devenait immobile, transfiguré, habité par la grâce. Ainsi recueilli, il disait les prières du bout des lèvres mais cependant audibles avec beaucoup de calme, il ménageait un temps de méditation entre les prières. Je ne peux pas résister à la tentation de transposer sur la personne du Père Calmel ce que disait sainte Chantal de Monseigneur de Genève : « Vous ne lui voyiez faire aucun simagrée, ni même quasi lever ou fermer les yeux ; mais il les tenait modestement abaissés, sans faire de mouvements que ceux qui étaient nécessaires, et cependant on lui voyait un visage pacifique, doux et grave, et l'on pouvait juger qu'il était dans une profonde tranquillité, perdu dans la paix du Christ. » Les demandes du Pater chantées ou lues, bien détachées, prenaient un relief tout particulier, inoubliable.

Le père Calmel ne pouvait pas comprendre que l'on puisse célébrer le Canon pendant le chant du

Sanctus : « Notre-Seigneur est resté suspendu à la croix pendant trois heures, et quand nous renouvelons Son Sacrifice, nous en sommes à économiser trois minutes. Et les fidèles qui sont privés des prières du Canon ! » Quand le Pape Jean XXIII peu de temps avant sa mort, mettant fin à des discussions qui

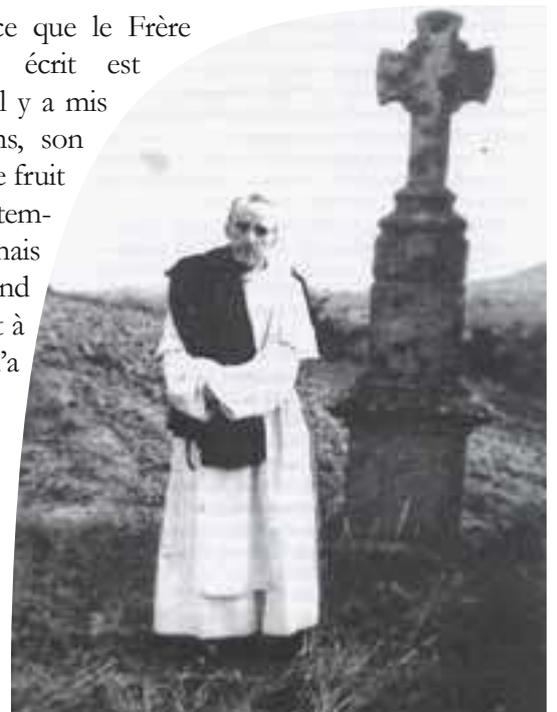
dataient du XVII^{ème}, interdit cette manière de faire, le Père, pourtant très sévère pour l'œuvre de ce pape dit : « Pour avoir pris cette décision, il lui sera beaucoup pardonné. »

Jean XXIII meurt le 3 juin 1963, ce ne sera que le 27 janvier 1965 que la Congrégation des rites promulguera les rubriques modifiées : *Qua finita (Prefacio) junctis manibus, una cum ministris et populo sacerdos cantat, vel dicit Sanctus et Benedictus. Postea sacerdos prosequitur Canonem secreto dicens : Te igitur.* » L'affaire était entendue.

La Consécration était précédée d'un court silence, la concentration qui en découlait suffisait à donner une solennité toute particulière à la gravité de l'acte, ponctué de profondes genuflexions. Le « *Per ipsum* », l'apothéose de la Messe, transportait le Père hors de lui-même, il en parlait avec passion. Il était scandalisé que la clochette du servant soit le signal pour que les fidèles se mettent debout, au lieu de sa véritable destination : provoquer l'adoration. Alors il élevait l'hostie et le calice au-dessus de sa tête : « *Si vous voulez que les fidèles adorent Notre-Seigneur il faut le leur montrer.* »

Après la fraction de l'hostie et les signes de croix qui l'accompagnent, le Père précipitait d'un geste brusque les parcelles dans le calice. Je ne sais pas pourquoi, je regrette de ne pas lui avoir demandé.

Tout ce que le Frère Prêcheur a écrit est prédication, il y a mis son bon sens, son érudition et le fruit de ses contemplations, mais son profond message c'est à l'autel qu'il l'a donné ●



DU RÈGNE DES MOTS

~ Abel Bonnard ~

L'ENSEIGNEMENT CREUX DE L'ÉCOLE PRIMAIRE

L'immense bavardage de la presse augmentait infiniment le phénomène de la verbosité et du pullulement de paroles.

Chaque matin, les journaux lâchent un vol immense de mots, qui viennent étourdir un peuple que la vie des villes séparait déjà de l'univers.

Observons que, parmi ces mots, les termes abstraits deviennent de plus en plus nombreux, et que ceux-ci, quand ils ne résument pas l'essence des choses, ne contiennent même plus cette honnête quantité de réalité que le moindre mot concret porte jusqu'à nous.

Que l'on compare la conversation d'un paysan comme il s'en trouve encore, ses paroles peu nombreuses mais toutes remplies à craquer avec la volubilité, la garrulité insipide et intarissable de beaucoup d'hommes modernes.

On a fourni à ces derniers un vocabulaire qui excède infiniment leurs besoins.

Le résultat est qu'ils prononcent des phrases qui ne répondent plus à rien.

Il y a ainsi une inflation verbale qui répond exactement à l'autre, car des billets derrière lesquels il n'y a plus d'or, et des mots derrière lesquels il n'y a plus de réalité, c'est tout un.

Cette rage s'étend à tous les domaines : dans les lettres, dans les arts, on s'occupe dans trêve de discerner ce qu'on appelle des tendances.

On va demander ce qu'ils pensent ou ce qu'ils veulent à des gens qui, souvent sont fort indécis mais qui, naturellement, ne restent jamais courts.

En conséquence, on rend compte de choses qui n'existent pas ; les écoles nouvelles qu'on nous annonce, n'ont pas de durée, ne portent pas d'œuvres, n'assument point les caractères d'une existence positive.

Peut-être quelque chose aurait-il pu exister.

Mais justement, on empêche les choses d'être en les annonçant trop tôt ; on les déflöre avant qu'elles soient formées.

De là, le spectacle prodigieux d'un temps où plus rien n'a le temps de se constituer et de croître dans le silence, de se préparer et de se fortifier dans l'obscurité, d'un monde où il n'y a plus que des modes, et où les mots ne sont plus nourris par le fond des choses.

Chaque âge pourrait avoir une parole qui le résumât : vulgariser, voilà la cocarde du monde moderne.

On apprend aux gens à parler de science, de philosophie, d'art sans qu'ils remplissent leurs phrases.

L'art pour tous, la science pour tous, la philosophie pour tous, cela veut dire que si l'on n'y prend garde, il n'y aura bientôt plus que des mots, nous séparant des idées, comme ils nous séparent des choses. »

(10.03.1926)

Il y a longtemps que les paroles ont, en France, beaucoup et trop de pouvoir ; il faudrait remonter jusqu'aux Gaulois pour trouver les premiers signes de ce travers.

Le XVIII^{ème} siècle nous offre un exemple insigne du culte des mots, et la crise révolutionnaire montre avec une force effrayante quelles passions les hommes peuvent suspendre à des termes abstraits.

Aujourd'hui, le cas est assez différent : les mots semblent avoir pour office de séparer les esprits des choses.

L'abus des paroles sert principalement à ne plus penser. Notre société subit présentement le sort de tous les malades : on l'assomme de conseils.

Il paraît quantité de livres sur les troubles dont nous souffrons, et d'une valeur fort inégale ; il en est parmi eux de bons et de très bons.

Mais, malheureusement dans l'immense vacarme verbal, ils ne comptent pas plus que les autres : quand tout le monde parle, il est naturel que personne n'écoute plus. Il se fait ainsi une séparation complète entre le plan où nos maux se développent avec une continuité fatale et le plan où nos propos s'épuisent au jour le jour.

Ce qui manque le plus parmi nous, ce sont les petits groupes d'étude où toutes les idées qui se répandent vainement pourraient s'enfoncer, où une élite d'esprits et de caractères, réunis dans une intention noble, échapperaient à l'éparpillement universel pour travailler au talent commun.

Voilà, selon nous dans le drame qui nous agite le point principal : le grand nombre, s'il doit être sauvé, ne pourra l'être, chez nous que par le petit. »

(1932)

Nous baignons tous tellement dans le verbalisme de notre époque, nous en sommes si imbus et si imprégnés que nous avons peine à nous

représenter jusqu'à quel point il se porte : il y a là quelque chose d'inédit dans l'histoire de l'humanité.

Autrefois, tout ce qu'un homme savait de mots, correspondait à peu près aux notions qu'il avait acquises dans la pratique de sa profession, et aux sentiments qu'il avait éprouvés dans le cours de sa vie.

Un artisan savait les mots de son métier, langage étroit et magnifique qui donnait très peu de prise à l'erreur, et, comme il avait d'autre part souffert, aimé, peiné il redisait, en les confirmant, et sans prétendre à les inventer les adages et les proverbes où se résumait la sagesse de sa race.

Ainsi ou bien il parlait le langage précis d'un homme qui a travaillé ou bien il parlait le langage simple d'un homme qui a vécu.

Mais, tout cela est changé. L'école telle qu'on l'a faite, les journaux, les déclamations de la politique, tout concourt à remplir aujourd'hui la tête des gens, de mots indépendants de toute réalité, de mots libres qui ne s'attachent proprement à rien.

J'aime à écouter les conversations banales, dans les lieux privés ; d'ordinaire, elles diffèrent assez peu, ce qui les caractérise presque toutes, c'est qu'elles sont purement verbales.

« Je sais plus de mots que toi », tel semble être le point d'honneur de chaque interlocuteur à l'égard des autres. Le pullulement des mots résulte de l'organisation de notre temps.

Quand on sait ce qu'on dévore de copie le moindre journal, quand on songe à la multitude toujours augmentée des publications de toute sorte, on conçoit l'impossibilité de les nourrir toutes d'écrits vraiment sérieux.

Il faut cependant combler ces gouffres qui se rouvrent sans cesse ; il est donc inévitable qu'à l'énorme quantité de papier imprimé, corresponde une égale quantité de verbiage.

Ce verbiage n'est pas seulement souffert, il est désiré. C'est une marchandise dont on a besoin ; on cherche des gens qui la fournissent, et, naturellement, on en trouve.

Le monde moderne est plein de mots, comme une chambre pleine de mouches, et cela comporte bien des conséquences.

Les mots empêchent de voir les choses, servent même à les cacher, prêtent à des confusions funestes. Cela est vrai pour tous les peuples, mais pour aucun peut-être, plus que pour cette nation gauloise qui, du temps de César, se laissait déjà séduire par les paroles.

C'est ainsi par exemple, que le gouvernement de la France, au lieu de dire aux français : nous tâcherons à vous assurer les bienfaits de la paix par une politique bien suivie, leur ayant dit simplement : adorons ensemble le mot « paix », beaucoup de gens n'ont pas vu la différence.

Parmi les 1000 inconvénients du verbalisme, on peut compter aussi qu'il gâte l'ignorance sans l'abolir. Il est non seulement inévitable mais bon et heureux qu'il y ait dans notre esprit, des places d'ignorance pourvu que cette ignorance reste nette et franche : ce sont des repos.

Mais grâce aux bavardages qui nous environnent, au zèle des vulgarisateurs, aux phrases qui, malgré que nous en ayons entrent dans notre tête par nos yeux et par nos oreilles, notre ignorance, sur les sujets où nous sommes les plus sûrs de ne rien savoir, ne demeure plus intacte ; troublée par des notions confuses et des erreurs vagues elle cesse d'interrompre agréablement, par un espace oisif et rêveur, l'étendue de nos connaissances : au lieu d'un lac, c'est un marais.

Un des plus grands inconvénients de ce verbalisme universel c'est qu'il laisse très peu de chances à une pensée juste, d'être remarquée, par cela même qu'elle peut à peine être entendue.

Tirailé par tous les appels de la réclame, obsédé par l'essaim innombrable des journaux, des revues, des livres, à demi étouffé par tous les papillons de papier qui s'échappent des imprimeries, l'homme moderne n'a qu'un moyen d'échapper à une fatigue insurmontable, c'est de prêter à tout ce qui le requiert une curiosité négligente, derrière laquelle l'esprit se dérobo.

On voit de plus en plus de gens qui lisent, pour combler les moments vides où ils s'ennuieraient mais il y en a certainement de moins en moins pour lire avec attention ; leur avidité même se double d'indifférence.

Auquel d'entre nous, n'est-il pas arrivé de trouver par hasard, un article signé d'un nom inconnu qui était plein de goût, de raison et de connaissances et de se demander s'il obtiendrait du public l'intérêt dont il était digne ?

Cela est plus que douteux ; cette voix, le vacarme la couvre, cette de papier, le torrent l'emporte.

Ainsi la lassitude et la licence données à toutes les paroles finissent par causer, pour la pensée un danger plus grave que tous les obstacles qu'on a pu lui opposer en d'autres temps.



Comme la musique, dont elle est la sœur, la pensée demande d'abord un certain silence ; c'est l'espace et le volume qu'elle doit remplir.

Il y a deux façons d'empêcher Mozart de faire de la musique : l'une, c'est de lui interdire en effet d'en faire et l'autre, c'est de permettre à tout le monde de faire du bruit. »

(23/07/1932)

Le verbalisme actuel, celui des journaux, de la politique, de l'école : dès qu'on donne à des choses différentes des noms en « isme », elles deviennent toutes égales.

Ainsi étudiées, toutes les œuvres se valent, les plus médiocres sont examinées aussi sérieusement que les autres, regardées comme des signes, des tendances ; le sentiment de leur vraie importance disparaît.

Il faut que la critique des mœurs et des livres ait un langage simple et transparent pour rester exacte.

- Chaque époque a ses mots dont elle abuse et qui, par cela même, perdent tout sens plein. Ce sont des cloches fêlées, fêlées parce qu'on les a trop sonnées, et l'on entend, en approchant, leur carillon de notes fausses. Il y en a d'autant plus que l'époque a plus de modes et moins de vérités. »

- On exagère parce que les mots ne valent plus rien. Il y a une enflure de langage qui répond à celle de la monnaie : le superlatif de l'assignat. »

- Le fréquent usage des superlatifs est en réalité une des marques de l'indifférence.

L'excès même de l'émotion avertit de son caractère passager. Elle n'est qu'un spasme. Parler avec plus de modération impliquerait une application fatigante. »

- Au sujet de l'inflation verbale :

• On exagère par nécessité pour se faire entendre. Dans un monde affairé, effaré, bruyant où l'on ne peut retenir l'attention d'autrui que par une sorte d'éclat et de scandale, employer des mots excessifs, c'est notre façon de crier. Il va sans dire que tout le monde en faisant autant, l'espérance de chacun est trompée, et qu'un mot outré ne se remarquera pas plus dans ce vacarme qu'un coup de fusil dans une fantasia. Mais il n'importe.

• On exagère par ignorance. Il faut être subtil, délicat, savant, pour mettre des différences entre les pensées qu'on a, entre les choses qu'on aime et pour savoir graduer l'expression de ses idées ou celle de son plaisir. Des gens rudes et incultes n'ont pas cette ressource. Ils oscillent d'une extrême à l'autre, ils n'ont le choix

qu'entre l'enthousiasme et le dégoût. Ils ne sont pas portés aux mots qu'ils emploient par la force des sentiments qu'ils éprouvent, tout au contraire ; ils tombent dans l'exagération comme dans un trou, parce que rien ne les accroche et ne les retient dans leur chute.

• On exagère par affectation. Il y a plus d'un siècle que cette mode dure et que les orgies du sentiment troublent et empêchent les chastes fêtes de la pensée. Les femmes donnent l'exemple. Il y en a qui sont les bacchantes de l'adjectif. Elles heurtent les superlatifs comme cymbales. Ce langage exaspéré est destiné à nous faire croire que les personnes qui s'en servent sont perpétuellement ravagées par un orage intérieur auquel elles résistent à peine. Quand on sait ce qui en est et quand on a eu l'occasion d'observer ce que cachent, d'ordinaire, ces fureurs verbales, il est difficile de ne pas sourire.

• On exagère enfin par indifférence pour en avoir plus vite fini. La vraie marque que nous sommes sincères dans le bien que nous disons d'un homme ou d'une œuvre est dans le soin, l'application, le scrupule avec lequel nous choisissons nos mots. Mais barbouiller d'adjectifs hyperboliques le premier venu, et recommencer avec le suivant, cela revient à avouer que nous n'en usons ainsi que pour nous débarrasser plus vite de ceux auxquels nous avons affaire. L'excès même de la louange le vide de son sens. Il y a un égoïsme glacé sous ces banalités éperdues.

Tout le monde sent que ces éloges ne comptent pas, et telle est la raison pourquoi ils coûtent si peu à la vanité de ceux qui les donnent. Mais on voit les mêmes gens, si prodigues de compliments sans mesure, devenir soudain prudents, circonspects, économes, rétifs, exigeants, difficiles dès qu'on ne sait quel instinct les avertit qu'ils sont en présence d'un homme supérieur ou d'une belle œuvre.

Il est bien vrai, comme Ingres l'a dit dans une sentence sublime, que la louange pâle d'une belle chose est une offense ; mais cette offense a précisément pour contrepartie, la louange outrée d'une chose médiocre. Le plus grand inconvénient de cet abus des mots, c'est que, lorsque le vrai mérite se présente à nous, nous ne pouvons plus lui rendre hommage, ayant déjà ôté toute valeur, par la dépense que nous en avons faite, aux mots que nous aurions dû réserver pour lui.

Mais nous n'en serions pas là si nous l'avions vraiment aimé, et la façon même dont tant de nos contemporains gaspillent au hasard les mots de l'admiration, prouve clairement qu'ils ont perdu le goût d'admirer ●



LA PESTE À MARSEILLE EN 1720

~ Père Jean-Jacques MARZIAC ~

Trop nombreux sont ceux qui, actuellement, paniquent par manque de foi, par ignorance religieuse et historique. Il faut honnêtement le reconnaître.

Tout d'abord, comment se fait-il, puisque la création sortie des mains de Dieu est bonne et même très bonne, que l'on déplore encore des maladies, des épidémies, un covid-19 ?

La doctrine révélée par Dieu aux hommes n'a pas des vues théoriques et abstraites mais des faits. Elle consiste en une histoire concrète qui éclaire la condition présente de l'humanité par son passé. Voici cette doctrine parfaitement bien dégagée par le grand saint Augustin : « *Les maux ne sont pas naturels ; tout ce qui est appelé mal est péché ou peine du péché.* » De fait, mentir, voler, tuer, s'enivrer, avorter, divorcer, haïr son prochain, déclencher des guerres injustes atomiques ou biologiques... sont évidemment des maux.

Donc on peut conclure que c'est l'homme lui-même qui est responsable de tous ses maux. Il doit donc reconnaître que l'origine de ses maux est dans son comportement religieux, dans son attitude à l'égard de Dieu son Créateur ; ils proviennent de sa révolte contre le Tout-puissant.

La Bible précise bien que la racine du mal résulte de l'abus de la liberté de l'homme.

C'est la peine d'un péché commis par le premier homme et transmis à tout le genre humain.

Ce péché n'est pas moindre puisque l'homme a voulu se faire l'égal de Dieu ; « *Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal* » avait dit le démon à Eve (Gen. II, 5). Peut-il y avoir un péché plus grave que celui-là ? Pour bien en comprendre la gravité, il faut avoir une conception juste des rapports existants entre la personne et sa nature. S'il y avait eu plusieurs individus à le commettre, la distinction irait de soi. Dans le cas d'Adam, il y a identité entre l'espèce et l'individu. La personne s'identifie avec la nature ; cet homme est l'humanité. Si donc le péché a privé Adam de la grâce et troublé sa nature, l'humanité toute entière en pâtit et se trouve constituée en état de péché.

DIEU TIRE LE BIEN DU MAL

Si Dieu châtie le mal, le désordre, l'homme

peut, par le regret sincère de sa révolte, faire pénitence, offrir un sacrifice et réparer le péché. Le plus grand et sublime exemple nous est donné par l'Homme-Dieu, Jésus-Christ Notre Seigneur, Dieu et homme à la fois.

L'homme est le chef d'œuvre de la création, unique parce que créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Et pour le racheter, Dieu va réaliser une merveille extraordinaire ; il va s'abaisser en assumant la nature humaine ; c'est le plus grand, le plus sublime des mystères ; c'est le surnaturel au plus haut point et combien adorable. Ainsi par sa mort sur la croix, Jésus-Christ se sacrifie pour effacer les péchés des hommes qu'Il représente alors qu'il est innocent ! Nous sommes là au centre de toute la religion.

LE SACRIFICE

Le dictionnaire dit bien que le sacrifice est une offrande à la divinité en signe d'adoration et d'expiation — plus loin il précise que le saint sacrifice est celui de la messe.

L'Église précise mieux en disant que c'est « *le renouvellement non sanglant du sacrifice sanglant de la croix* », d'où la sublimité du prêtre : il est sacrificateur.

LA PESTE DE MARSEILLE EN 1720

Marseille, à cette époque, était aux prises avec le jansénisme, une fausse doctrine condamnée par l'Église, mais qui avait gagné une partie du clergé. De plus, une lamentable débauche quasi générale désolait la cité. Le jour du carnaval, et même pendant le Carême, la fête battait son plein. Le peuple s'adonnait à des débordements sans nom. Une partie des magistrats de la ville, débauchés et sans scrupule, montraient le mauvais exemple.

L'évêque, Mgr de Belsunce, qui était un vrai pasteur et non un suiveur, prêchait et exhortait à la conversion. Hélas, il ne rencontra que peu d'échos, même dans son clergé, gagné en partie au jansénisme.

LE CHÂTIMENT DIVIN

Il arriva deux ans plus tard, sous la forme de la peste qui tua d'un seul coup 40 000 personnes à

Marseille et dans sa région (à un moment, 400 personnes par jour). Le mal devenait chaque jour plus violent. Pour ce qui était du clergé, il ne resta plus que 12 prêtres autour de Mgr de Belsunce qui, comme lui, assistaient les pestiférés. L'immense majorité du clergé, séculier et régulier, avait été décimée. Le courageux évêque était sur tous les fronts, s'exposait sans compter, mais par miracle le mal ne l'atteignait pas. On l'a vu traverser les cadavres qui exhalaient une odeur intolérable pour confesser et consoler les malheureux, sans montrer aucune crainte du danger.

LE SACRÉ-CŒUR

Mgr de Belsunce, informé de la nouvelle révélation du Sacré-Cœur, établit la fête du Sacré-Cœur par une ordonnance du 22 octobre 1720 et demanda l'exposition du Saint-Sacrement dans toutes les églises de son diocèse avec Consécration au Sacré-Cœur. Le 1^{er} novembre 1720, fête de Tous les Saints, il fit dresser un autel en plein air. Alors on vit ce spectacle émouvant et combien édifiant : pieds nus, la corde au cou, le crucifix entre les mains, le grand évêque s'avança suivi de ses douze prêtres. et monta à l'autel. Ignorant brusquement le danger, des hommes sortirent des maisons. Des femmes, leurs enfants à la main, coururent à lui, criant « Miséricorde ! » tandis qu'il montait à l'autel. Quand il fut arrivé aux premières marches, c'est une véritable foule qui se jeta à genoux. Malgré l'émotion qui couvrait son visage de larmes, il réussit à prononcer à haute voix la Consécration de son humble personne et de ses diocésains au Cœur de Jésus, puis il célébra la messe du Sacré-Cœur et distribua lui-même la communion avec ses douze prêtres.

LA MISÉRICORDE DIVINE

Aussitôt il se produisit une chose visible, sensible : la peste diminua, reflua comme vers la mer d'où elle était venue. L'atmosphère parut plus limpide, plus pure, les sons plus clairs. Le mal s'en allait, décrochait, vaincu par la

contre-offensive surnaturelle. Le sacrifice de Jésus renouvelé sur l'autel, selon la volonté d'amour de son Sacré-Cœur, avait seul pu fléchir le courroux de Dieu. La sainte messe du Sacré-Cœur avait triomphé du mal.

PLUS PROCHE DE NOUS, LE TSUNAMI, EN DÉCEMBRE 2004

Un grand scandale public : en Indonésie, en Thaïlande, s'était installé le tourisme sexuel avec ses hôtels pour les homosexuels toutes catégories. Le 26 décembre 2004, un immense tsunami balaya ces régions, faisant entre 230 000 et 250 000 morts et disparus.

Après cette catastrophe, l'Evêque du lieu a pu dire : « Nous avons un exemple de châtement divin puisque le tsunami a englouti ces lieux de perdution mais les villages catholiques voisins des hôtels n'ont pas été atteints par les vagues. »

NOTRE FRANCE CATHOLIQUE, FILLE AÎNÉE DE L'EGLISE

Est-ce que, oui ou non, depuis plus de quarante ans, on n'assassine pas près de 600 bébés par jour dans le sein de leur mère ?

Est-ce qu'on ne discute pas actuellement une loi pour tuer les vieux par l'euthanasie ?

Est-ce qu'on ne continue pas depuis cinquante ans à refuser des églises aux prêtres qui ne veulent pas célébrer la nouvelle messe qui est protestantisante et vide nos églises ? Alors que la messe traditionnelle, la vraie messe catholique, nous donne toutes les grâces de guérison dont nous avons besoin.

Qu'attendent les autorités politiques pour remettre à l'Elysée la chapelle comme l'a fait le président Coty ? Pourquoi ne rappellent-elles pas que, dans les calamités publiques, la première consigne est de prier Dieu, de revenir sincèrement à lui et de respecter la loi naturelle qu'il a gravée dans le cœur de chaque homme ? ●

- OFFRE D'EMPLOI - JEUNE FILLE AU PAIR

Une famille, actuellement très éprouvée, du prieuré Notre-Dame de Fatima de Prunay (51) recherche une jeune fille au pair à partir du mois d'août 2020 et pour l'année scolaire. Il faudra surtout aider et bien seconder la mère de famille dans ses tâches de maîtresse de maison et dans le travail de classe de trois enfants scolarisés dans notre école Saint-Rémi.

Merci de contacter
Portable :
Courriel :

Monsieur Gautier Guérin
06 25 98 39 80
gautierguerin@yahoo.fr

LE SACRÉ-COEUR, MGR DE BELSUNCE ET MARSEILLE

~ d'après le P. Théophile Bérengier ~

suite de l'article de *l'Acampado* du mois de juin n°160

Du terroir de Marseille, la contagion de la peste se répandit par les fuyards, qui trompèrent la sévère vigilance du bailli de Langeron, à Aubagne qui perdit 3000 de ses habitants, Toulon, Pertuis, Aix, Arles, Apt.

Il fallait, pour sortir de cet abîme de maux, un secours surhumain.

Mgr de Belsunce le comprit.

Sœur Anne Magdeleine Rémusat s'était montrée ardente promotrice du culte du Sacré-Cœur dans les années 1717-1718. Mgr de Belsunce lui témoignait une profonde estime.

Quelle fut alors la part que cette admirable visitandine eut dans le salut inespéré de la ville de Marseille ?

Son monastère était attenant d'un côté, à un hôpital de pestiférés, dont on entendait jour et nuit, les cris et les gémissements, et de l'autre au cimetière qui recevait chaque jour, plusieurs charretées de cadavres, et pourtant ce monastère échappa curieusement à la contagion.

C'était certainement la juste récompense du courage avec lequel les religieuses de la Visitation avaient refusé de quitter leur monastère pour se retirer à la campagne comme tant d'autres communautés.

C'était sans doute aussi un effet de la protection céleste accordée à sœur Rémusat qui habitait parmi elles, et dont la prière était si puissante sur le cœur du Sauveur du monde.

La terrible contagion excita la sœur à redoubler de confiance, de supplications et de larmes, faisant les vœux les plus ardents pour arrêter le cours de la contagion.

Le moment arrive enfin où Notre-Seigneur lui révéla que sa miséricorde l'emporterait sur sa justice et que cette affreuse calamité lui procurerait une très grande gloire par l'établissement d'une fête solennelle en l'honneur du Sacré-Cœur.

Et elle s'écria « *Ô heureux fléau qui doit apporter tant de gloire à mon Sauveur.* »

Elle raconte elle-même comment elle connut la volonté du Ciel :

« *Ayant reçu l'ordre de notre bien chère Mère, de demander à Notre-Seigneur qu'il daignât me faire connaître par quels moyens il voulait qu'on honorât son Sacré-Cœur, pour obtenir la cessation du fléau qui afflige cette ville, un moment avant la communion, je l'ai prié de faire sortir de son corps adorable une vertu qui non seulement guérit les souillures de mon âme, mais encore éclairât mon entendement pour connaître sa volonté sur la demande que j'étais obligée de lui*

faire. Par la connaissance qu'Il m'a donnée après la communion, j'ai compris que la miséricorde de Dieu avait eu plus de part que sa justice, aux desseins qu'il s'était proposés en affligeant cette ville de la contagion. Il m'a montré qu'Il voulait purger Marseille des erreurs dont elle était infectée (le jansénisme) en lui ouvrant son cœur adorable comme source de toute vérité ; qu'il demandait une fête solennelle au jour qu'il s'est choisi lui-même, c'est-à-dire le lendemain de l'octave du Saint-Sacrement, pour honorer son Sacré-Cœur, et qu'en attendant de lui rendre l'hommage qu'Il demandait, il fallait que chaque fidèle se dévouât, par une prière, au choix de Mgr l'évêque, d'honorer, selon le dessein de Dieu, le cœur adorable de son fils ; que par ce moyen, ils seraient délivrés de la contagion, et qu'enfin tous ceux qui s'adonneraient à cette dévotion, ne manqueraient de secours que lorsque ce divin Cœur manquerait de puissance. »

Mgr de Belsunce ne tarda pas à être informé de cette importante révélation qui répondait aux désirs secrets de son cœur.

Connaissant la haute vertu de la sœur Rémusat et les grâces toutes particulières dont Notre-Seigneur la favorisait depuis longtemps. Mgr de Belsunce n'hésita pas et dès le 22 octobre 1720, il publia la célèbre ordonnance par laquelle il consacrait son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus et établissait à perpétuité deux fêtes solennelles : la première au 14 janvier pour le Saint nom de Jésus et la deuxième, selon l'ordre venu du ciel, au vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, en l'honneur du Sacré-Cœur, avec exposition du corps de Notre-Seigneur et grande procession, et il fixa au 1^{er} novembre, la célébration cette grande cérémonie pour consacrer au Sacré-Cœur sa personne, sa ville, son diocèse et pour s'offrir publiquement comme victime expiatoire à la colère divine.

Six jours avant cette solennelle expiation, l'évêque de Marseille publia un mandement pour ses diocésains.

« *Sans entrer dans le secret de tant de maisons désolées par la peste et par la faim, où l'on ne voyait que des morts et des mourants, où l'on n'entendait que des gémissements et des cris, où des cadavres qu'on avait pu enlever, pourrissant depuis plusieurs jours, auprès de ceux qui n'étaient pas encore morts, et souvent dans le même lit, étaient pour ces malheureux un supplice plus dur que la mort même, sans parler de toutes les horreurs qui n'ont pas été publiques, de quel spectacle affreux, vous et moi, n'avons-nous pas été, et ne sommes-nous pas encore les tristes témoins pendant près de quatre mois. Nous avons vu, pourrions-nous jamais, mes très chers frères, nous en souvenir sans frémir, et les siècles futurs pourront-ils y ajouter foi, nous avons vu toutes les rues de cette ville bordées des deux côtés de morts à demi pourris, si remplies de hardes et de meubles pestiférés, jetés*

par les fenêtres, que nous ne savions où poser le pied.

Toutes les places publiques, toutes les portes des églises traversées de cadavres entassés, en plus d'un endroit, mangés par les chiens, sans qu'il fût possible, pendant un nombre très considérable de jours, de leur procurer la sépulture. Nous avons vu, dans le même temps, une infinité de malades devenus un objet d'horreur et d'effroi pour les personnes même à qui la nature devait inspirer pour eux les sentiments les plus tendres, et les plus respectueux, abandonnés de ce qu'ils avaient de plus proche, jetés inhumainement hors de leurs propres maisons, placés sans aucun secours dans les rues parmi les morts, dont la vue et la puanteur étaient intolérables.

Combien de fois, dans votre très amère douleur, nous avons vu ces moribonds tendre vers nous leurs mains tremblantes et nous demander ensuite avec larmes et dans tous les sentiments que la foi, la pénitence, la résignation la plus parfaite peuvent inspirer, notre bénédiction et l'absolution de leurs péchés ?

Combien de fois aussi n'avons-nous pas eu le sensible regret d'en voir expirer sous nos yeux, faute de secours ?

Nous avons vu les maris traîner eux-mêmes de leurs maisons et dans les rues, les corps de leurs femmes ; les femmes ceux de leurs maris ; les pères ceux de leurs enfants et les enfants ceux de leurs pères, témoignant bien plus d'horreur pour eux, que de regret de les avoir perdus.

abandonnée de la plupart de ses citoyens qui auraient pu et auraient dû, à l'exemple de leurs pères secourir leur patrie, et soulager la misère des pauvres, dans une si pressante nécessité.

Cette ville enfin dans les rues de laquelle on avait, il y a peu de temps, de la peine à passer par l'affluence ordinaire du peuple qu'elle contenait, est aujourd'hui livrée à la solitude, au silence, à l'indigence, la désolation, à la mort.

Toute la France, toute l'Europe est en garde et armée contre ses infortunés habitants, devenus odieux au reste des mortels et avec lesquels on ne craint rien tant, à présent, que d'avoir quelque sorte de commerce (...)

N'en doutons pas, mes très chers frères, c'est par le débordement de nos crimes que nous avons mérité cette effusion des vases de la colère et de la fureur de Dieu.

L'impiété, l'irréligion, la mauvaise foi, l'usure, l'impureté, le luxe monstrueux se multipliaient parmi vous.

La sainte loi de Dieu n'y était presque plus connue ; la sainteté des dimanches et des fêtes profanée ; les saintes abstinences ordonnées par l'Église et les jeûnes également indispensables, violés avec une licence scandaleuse ; la voix du pasteur, celle de cette même Église et ses formidables censures méprisées avec orgueil par quelques enfants rebelles qui s'étaient témérairement érigés en arbitres et en juges de leur foi ; les temples augustes devenus des lieux de rendez-vous, de

conversations et d'amusements ; des mystères d'iniquité étaient traités jusqu'au pied des autels et souvent dans le temps du saint Sacrifice, sans que tant de différentes calamités dont le Seigneur nous afflige depuis quelques années aient pu réformer en rien une conduite aussi criminelle (...) Prosternés donc à ses pieds dans le sac et la cendre, implorons sa miséricorde et tachons,

par notre sincère et prompt repentir, de toucher de compassion pour nous son cœur adorable. »

Ce fut le 1^{er} novembre 1720, après cinq mois de la plus affreuse contagion qu'eut lieu cette grande cérémonie expiatoire.

Dès l'aurore, le son de toutes les cloches, muettes depuis si longtemps, réveilla dans les esprits et les cœurs des Marseillais ses sentiments de foi et de pénitence mêlés à un espoir déjà joyeux d'être délivrés du terrible fléau.

À 10 heures du matin, l'évêque sortit de l'hôtel du président le Bret (maison de l'intendant où il avait dû se réfugier) comme une victime chargée des iniquités de son peuple et appelant sur elle seule tous les coups de la vengeance céleste.

On le voit s'avancer les pieds nus, la corde au cou et tenant la croix entre ses bras, plein d'affliction mais aussi plein de l'abandon à la sainte Providence qui agitait son âme en ce moment solennel.

Accompagné d'un petit nombre d'ecclésiastiques et de religieux, seuls échappés à la fureur de la peste, le Pontife se dirige en silence et lentement vers l'autel qu'il avait fait préparer à l'extrémité du Grand

INTENTION DE LA CROISADE EUCHARISTIQUE POUR LE MOIS D'AOUT



Pour le retour au Christ-Roi de nos sociétés apostates

Nous avons vu les corps de quelques riches du siècle enveloppés d'un simple drap, mêlés et confondus avec ceux des plus pauvres et des plus misérables en apparence, jetés comme eux dans de vils et infâmes tombereaux et traînés avec eux sans distinction, en une sépulture profane, hors de l'enceinte de nos murs ; Dieu l'ordonnant ainsi pour faire connaître aux hommes, la vanité des richesses de la terre et des honneurs, après lesquels ils courent avec tant d'empressement.

Nous avons vu et nous devons la regarder comme la plus sensible marque de la punition de Dieu, nous avons vu des prêtres du Très-Haut, de toutes sortes d'états, frappés de terreur, chercher leur sûreté dans une honteuse fuite ; et un nombre prodigieux de saints, de fidèles et infatigables ministres du Seigneur être enlevés au milieu dans le temps que leur zèle et leur charité héroïque paraissaient être les plus nécessaires pour le secours et la consolation du Pasteur et pour le salut du troupeau consterné (...) Marseille, cette ville si florissante, si superbe, si peuplée il y a peu de mois, cette ville si chère dont vous aimiez à faire remarquer et admirer aux étrangers les différentes beautés, dont vous vantiez souvent et avec tant de complaisance la magnificence comme la singularité du terroir ; cette ville dont le commerce s'étendait d'un bout de l'univers à l'autre, où toutes les nations, même les plus reculées, venaient aborder chaque jour, Marseille est tout à coup abattue, décimée de tout secours,

Cours qui coupe à angle droit la Canebière.

Venaient ensuite la foule des habitants encore masqués. Tout Marseille se trouva réuni en ce lieu.

« Une foule immense couvrait le cours et s'étendait par le chemin de Rome jusqu'à la porte de ce nom, et par la rue d'Aix jusqu'aux anciens aqueducs. »

« La nouveauté du spectacle, dit lui-même Mgr de Belsunce, fit oublier la crainte de la communication. Le peuple accourut de toutes parts et environna l'autel comme s'il n'y avait pas eu de contagion. Voyant une si grande affluence, je montais sur un banc d'où j'exhortais le peuple, ainsi que Dieu me l'inspira, à avoir recours à la pénitence, à se joindre à moi pour apaiser la colère d'un Dieu justement irrité, et à se consacrer au divin Cœur de Jésus. »

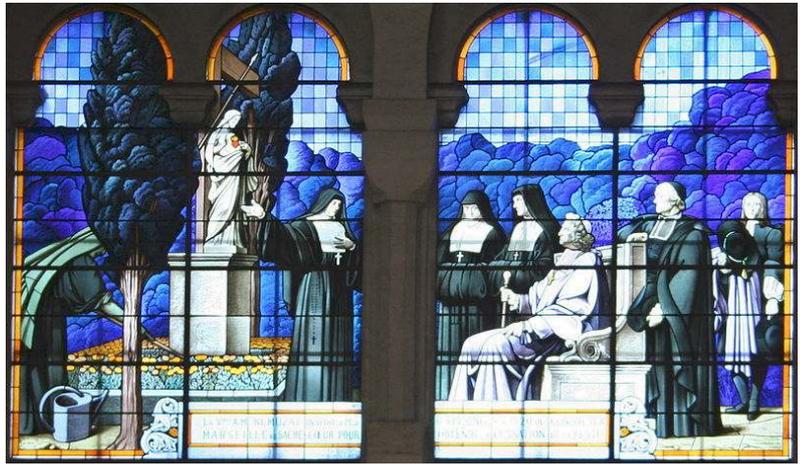
La vue du vénérable pontife arrachait des larmes à tous les assistants, et les sanglots redoublèrent pendant la touchante exhortation qu'il fit à son malheureux peuple avant la célébration de l'auguste sacrifice.

Mais l'émotion fut au comble lorsqu'à genoux sur la marche la plus élevée de l'autel, Mgr de Belsunce, une torche de cire à la main, prononça de sa voix mâle et puissante une amende honorable au cœur sacré du rédempteur du monde :

« Souffrez, ô cœur divin de Jésus, notre Sauveur, que nous nous adressions à vous quoique nous ne soyons que cendre et poussière. Prostrés au pied du trône de votre miséricorde, nous venons, dans l'amertume de nos cœurs, reconnaître devant vous et détester en votre présence nos désordres passés et notre monstrueuse ingratitude. Dès les premiers moments de notre vie vous n'avez cessé de nous combler de biens ; vous nous avez attendus et recherchés dans nos égarements ; vous nous avez prévenus de vos grâces dans le temps même que nous nous en rendions plus indignes ; nous avons résisté à ces grâces, nous avons méprisé ces recherches, nous ne nous sommes servis de ces biens que nous avons reçus de vous que pour en abuser ; votre patience à nous attendre dans nos désordres, n'a fait qu'augmenter notre orgueil et nous rendre plus hardis et plus téméraires à vous offenser ; nos péchés se sont multipliés à l'infini, nos crimes ont justement armé contre nous votre bras vengeur, dont nous avons senti presque toute la pesanteur.

Pénétrés d'un sensible regret de vous avoir ainsi forcé à nous punir d'une manière aussi terrible, nous avons recours à votre miséricorde.

Enfants prodiges, nous retournons à notre Père dont la bonté nous est connue, et dans les sentiments de la plus sincère douleur, et le pasteur et le troupeau, nous venons tous ensemble, en ce jour de solennité et de grâces, vous demander très humblement pardon et faire amende honorable à votre divin Cœur dans le très Saint-Sacrement, pour toutes les indignités, pour tous les outrages, les mépris, les irrévérences que vous avez soufferts sur nos autels, dans cette ville infortunée et dans le reste de l'univers, pour toutes les communions indignes et sacrilèges, les impiétés, les impuretés, les usures, les larcins, les médisances, les calomnies, enfin pour tous les crimes qui ont attiré sur nous le terrible fléau qui nous a si longtemps affligés. Nous voici prêts, ô mon Dieu, si vous l'ordonnez ainsi, à recevoir de



vos bras la juste punition et la mort même qui nous a épargnés jusqu'à présent ; mais que nous n'avons pas moins méritée que tant de milliers de nos frères qui ont été frappés, qui sont tombés à nos côtés, qui sous nos yeux ont été sacrifiés à votre justice et dont les cadavres ont rempli et infecté nos rues.

Mais, seigneur, nous vous avons offensé parce que nous sommes hommes ; pardonnez-nous parce que vous êtes Dieu.

N'êtes-vous pas toujours ce Père de miséricorde qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie ? Que votre Sacré-Cœur, de la clémence et de la bonté duquel nous ressentons déjà depuis plusieurs mois les merveilleux effets, après avoir tristement contemplé, dans les ombres et les horreurs de la mort, et avoir vu de nos yeux le châtiment des pécheurs, que le divin Cœur, source inépuisable de toutes les grâces, se laisse toucher en ce jour par notre pénitence, par nos cris et nos larmes. Conservez, seigneur, les tristes restes d'un peuple qui vous fut cher, et que vous appelâtes par préférence à la connaissance de votre saint nom, presque dans le même temps que vous répandîtes votre sang adorable pour lui comme pour le reste des hommes.

Par le mérite de ce précieux sang, par la bonté de votre Sacré-Cœur, éloignez ô mon Dieu, éloignez à jamais de cette ville, de ce diocèse, de cette province, de ce royaume, la contagion et la mort.

Conservez et bénissez la personne de notre Roi et celle du Prince qui nous gouverne, attirez à vous nos cœurs, non plus par la rigueur de vos redoutables jugements, mais par l'attrait de votre grâce et la douceur de votre cœur ; anéantissez nos cœurs criminels, donnez-nous-en de nouveaux qui ne soient occupés désormais qu'à détester leurs désordres passés, qu'à vous plaire, qu'à vous servir et qu'à mériter la gloire éternelle par laquelle ils ont été créés. Ainsi soit-il. »

Après cette amende honorable, Mgr de Belsunce prononça l'acte solennel de la consécration de la ville et du diocèse de Marseille au Sacré-Cœur de Jésus.

« Ô cœur adorable du Sauveur de tous les hommes je vous consacre de nouveau, dans cette solennité, cette ville et ce diocèse, mon cœur et celui de tous mes diocésains.

Nous dévouons, tous ensemble, entièrement, sans réserve et sans retour, nos cœurs à votre divin service. Venez, ô Dieu de bonté, venez en prendre possession ; venez y régner vous seul ; venez en bannir l'amour profane et criminel des créatures et des biens périssables.

Chassez-en tout ce qui vous déplaît.

Purifiez-en les intentions, ornez-les de toutes les vertus qui

peuvent les rendre des cœurs selon le vôtre, doux, humbles et patients ; embrassez-les du feu sacré de votre amour ; qu'ils n'oublient jamais les saintes résolutions qu'ils ont formées dans ces jours de deuil et de larmes ;

Fortifiez leur faiblesse ; soyez leur guide, leur consolateur, leur défenseur. Que rien ne soit jamais capable de les séparer de vous pendant la vie et surtout au moment redoutable de la mort. Qu'ils ne respirent plus que pour vous, afin que nos noms étant écrits dans votre cœur comme au livre de vie, nous vous adorions tous, nous vous louions, nous vous bénissions, nous vous aimions pourtant toute l'éternité. Ainsi soit-il »

Mgr de Belsunce termine cette cérémonie par la bénédiction du Saint-Sacrement. Dès ce jour mémorable, il se déclara, dans la cruelle maladie une diminution sensible et qui continua jusqu'à son entière disparition.

Cet acte public de foi ne se réalisa pas sans difficulté. Le commandant de Langeron comme les Echevins n'avaient pas voulu assister à ce grand acte d'expiation car ils craignaient que cette grande agglomération de peuple n'augmentât la contagion. Mgr de Belsunce s'en trouva très fâché, écrivant à l'archiviste Capus : « *Si Messieurs les échevins y avaient assisté, je crois qu'ils auraient fait leur devoir et édifié le peuple. Mais enfin la procession est faite... il me paraît que tout le mal diminue et j'espère que le cœur de Jésus aura été touché des larmes du pasteur du troupeau réunis pour apaiser sa colère.* »

La généreuse confiance de l'héroïque prélat ne fut point trompée, mais il eut à subir les blâmes assez vifs de ceux qui ne se fient que dans les calculs humains et ne comprennent pas toujours les pensées supérieures de la foi.

Dans sa lettre à Mme de Camilly, supérieure des religieuses des Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, à Caen, il s'épanche plus librement :

« Le cœur de Jésus fut touché des larmes qui furent répandues dans cette triste mais sainte cérémonie. Il fit d'abord connaître qu'elle lui était agréable, car un vent violent que nous nommons mistral, soufflait avec impétuosité le matin, de sorte que je croyais être obligé de différer la cérémonie ; mais il cessa si absolument à l'heure que la procession de pénitence devait commencer, que pendant toute la marche, qui fut très longue et très lente, pendant mon exhortation qui ne fut pas courte, pendant les autres actes, ma messe et la publication de mon mandement, par lequel j'établis la fête du Sacré-Coeur, le calme fut si grand que les cierges de l'autel placés dans un endroit où aboutissent quatre rues et où donnent tous les vents, ne furent pas plus éteints, ni pas plus gâtés que s'ils avaient brûlé dans une église bien fermée. Aussitôt que tout fut fini, le vent recommença avec une fureur extraordinaire qui fit même périr des barques. Cette communication qui fut alors entière fit murmurer contre moi des gens de peu de foi qui assuraient que le lendemain nous aurions un nombre affreux de morts et de mourants ; mais Dieu, par sa miséricorde, en

ordonna autrement. »

Encouragé par ce premier succès, Mgr de Belsunce résolut de faire une nouvelle cérémonie religieuse le 15 novembre :

- dans la matinée tous les prêtres dirent la messe marquée pour le temps de peste

- les pieuses filles du cloître communiaient dans la pensée d'apaiser entièrement son divin cœur

- à 16h, la bénédiction fut donnée dans toutes les chapelles des communautés religieuses

- à la même heure, Mgr de Belsunce se rendit à l'église des Accoules avec ce qu'il restait de clergé, et au milieu d'une foule immense, après avoir adressé à cette multitude quelques paroles brûlantes de zèle et de piété et récité les mêmes prières que le Pape avait établies à Rome pour le salut et la délivrance des marseillais, il porta le Saint Sacrement sur un autel dressé au milieu de la terrasse qui surmonte l'église, et de là il purifia, sanctifia la ville, le territoire et le diocèse par une bénédiction générale du Saint Sacrement aux quatre parties de la ville, au son de

toutes les cloches et des canons de la galère « la réale », puis aux assistants, laquelle termina la cérémonie.

Cet acte de piété plut au Ciel car le fléau perdit alors beaucoup de sa malignité et bon nombre de pestiférés revinrent à la santé.

Mgr de Belsunce sollicitait partout néanmoins, des prières pour apaiser la colère du Très-Haut.

On peut constater que vers la fin décembre à peine 3 ou 4 malades de la peste entraient chaque jour dans les hôpitaux.

Mgr de Belsunce qui était allé remercier la Mère de Dieu de cet apaisement du fléau à Notre-Dame de la Garde, résolut pour terminer par un acte vraiment religieux cette année terrible de 1720, d'ordonner une nouvelle procession de pénitence dans la ville et autour des remparts. Ce qui fut fait avec bénédiction donnée à toutes les portes.

Cependant, une foule de pauvres affamés n'avaient échappé à la peste que pour subir toutes les horreurs de la faim.

Il était alors suivi par un « régiment » de ces malheureux.

N'ayant lui-même pratiquement plus rien en argent, il écrivit à M. de la Vrillière pour le supplier de le représenter à M. le Régent afin d'obtenir de l'aide.

Son cri d'alarme fut entendu et après avoir sauvé son peuple par l'énergie de sa foi et l'activité de sa charité il put encore le soulager dans la famine par les dons du duc d'Orléans, des cardinaux de Mailly, de Rohan, de Fleury et par d'autres évêques et prêtres ●



LA CHRONIQUE DU PRIEURÉ

Dimanche 14

Un bien grand jour en vérité ! Qui pourra nous dire les merveilles qu'opéra dans le secret Notre-Seigneur lorsqu'Il se communiqua pour la première fois à nos communians au cours de la grand messe ? Ils étaient 10 à faire leur première communion ; 8 à Marseille et 2 à Aix.



Tous se rejoignirent l'après-midi pour une procession illégale proposée et encadrée par les forces de la police marseillaise. N'étant pas sûrs d'en avoir l'autorisation, les préparatifs furent sommaires. Manque de pétales, manque d'encens, et pas de reposoir : Le Bon Jésus dut se contenter de nos chants et de nos cœurs.

Petite procession donc, où les participants mirent plus leur confiance en Dieu que dans les distanciations sociales.



Dimanche 21

« La Kermesse n'aura pas lieu... » mais un peu quand même.

A l'école Saint-Ferréol, ce dimanche, se réunirent le corps professoral, les élèves et leurs familles. Après la messe chantée, M. l'abbé Dubujadoux nous annonçait sa nouvelle affectation : Toulouse. Voilà notre directeur muté dans le Nord ! Sœur Maria-Elena quant à elle, retourne dans son continent pour s'occuper des novices d'Argentine.

Après l'apéritif, les familles prirent place à l'ombre des arbres du parc pour partager un repas tiré du sac, et continuer de tisser des liens sociaux que l'État s'escrime à dénouer.

Fidèle au poste, M. l'abbé Beauvais attendait de pied ferme de potentiels acheteurs dans son stand de livres. Le seul stand lui faisant concurrence fut l'Atelier des mamans et ses articles simples mais toujours originaux, artisanaux et de bon goût.

Placée de manière stratégique entre ces deux stands, trônait l'inévitable buvette, élément essentiel pour que cette deuxième après-midi d'été puisse être considérée comme réussie.

A Saint-Pie X, M. l'abbé Beauvais annonçait en cette fête, que pour solenniser les 300 ans de la consécration de la ville de Marseille au Sacré-Coeur, aurait lieu le 1^{er} novembre prochain une grand messe à la porte d'Aix, suivie d'une procession au saint Sacrement allant jusqu'à la statue de Mgr de Belsunce devant la cathédrale. A vos agendas !



Vendredi 26

C'est dans le but d'éviter les insolation et autres coups de soleil que la remise des prix et le spectacle de fin d'année des élèves de l'école Saint-Ferréol eurent lieu ce vendredi soir, plutôt que le lendemain à 14h30.



Les maternelles nous entraînèrent dans une ronde à la suite de quatre demoiselles : les saisons personnifiées. Après eux, les CP nous firent découvrir dans un ballet le monde merveilleux des abeilles. Vint ensuite le tour des CE : adaptation originale des fables de La Fontaine, pour finir par un récital de poèmes choisis et déclamés par les CM. Spectacle sans prétention, les conditions n'ayant pas permis de faire plus, mais plein de fraîcheur ●

CARNET
PAROISSIAL

PREMIÈRE COMMUNION ADULTE

à Marseille :

- Tamara Seigel, le 28 juin

PREMIÈRE COMMUNION ENFANTS

à Marseille, le 14 juin :

- Roméo ALARDET-SERVENT - Fabio SCARCELLA
- Paul ARCHIER - Cyril VERGEAU
- Donatien MOTTE - Charlotte BRIÈRE
- Matthieu SAUGERON - Paola SCARCELLA

à Aix, le 14 juin :

- Antonin POUJOULY
- Louis-Joseph POUPLIER

COMMUNION SOLENNELLE

à Aix, le 28 juin :

- Adrien HOFFMANN - Louise POUJOULY
- Isabelle GARIBALDI

à Marseille, le 5 juillet :

- Alexis BOURRET - Isabelle BOURRET
- Pierre MONPEYROUX

SÉPULTURE

à Marseille :

- Georges HOFER, le 6 juin
- Georges PONS, le 8 juin

CORSE

Prieuré N-D de la Miséricorde

Lieu-dit Corociolo - 20167 AFA

Tél : 06 99 45 09 32

- Dimanche : 10h00 messe chantée
- Samedi : 18h00 messe basse

Catéchisme pour les enfants le samedi

L'Acampado n° 161,
juillet-août 2020, prix 1,5 €

Editeur : L'Acampado
40, chemin de Fondacle
13012 Marseille - Tél 04 91 87 00 50

Directeur de publication :
Abbé Xavier Beauvais

Dépôt légal : 2010
maquette & impression par nos soins

Haute Corse

• Dimanche : 17h00
messe Ville di Paraso

Abonnement annuel :
25 € ou plus

chèque à l'ordre de
L'ACAMPADO

MARSEILLE

Église de la Mission de France - Saint-Pie X

44, rue Tapis Vert - 13001 Marseille

Tél : 04 91 91 67 16

- Dimanche : 10h30 messe chantée
19h00 messe basse
- En semaine : 18h30 messe basse

Vêpres et salut du St Sacrement le dimanche à 18h

Chapelet tous les jours à 18h

Salut du St Sacrement tous les jeudis et le 1^{er} samedi
du mois à 17h50

Heure Sainte le 1^{er} Vendredi du mois à 17h30

Permanence en semaine de 16h00 à 18h00

Chapelle de l'Immaculée-Conception

14 bis, rue de Lodi - 13006 Marseille

Tél : 04 91 48 53 75

- Dimanche : 8h30 messe chantée
- En semaine : 7h15 messe (sauf samedi)

Permanence le lundi et le mercredi de 9h00 à 11h30

Etude des encycliques des papes le mardi à 20h00

Catéchisme pour adultes le jeudi à 20h00

Prieuré Saint-Ferréol & École Saint-Ferréol

40, chemin de Fondacle - 13012 Marseille

Tél. prieuré : 04 91 87 00 50 - Fax : 04 91 87 18 72

Email : 13p.marseille@fsspx.fr

Tél. école : 04 91 88 03 42

- en semaine : 7h15 messe basse
- le mardi en période scolaire : 11h30
- le vendredi en période scolaire : 11h00

Chapelet tous les jours à 18h30

Le 1^{er} Vendredi du mois adoration de 21h00 à minuit

Catéchisme pour les adolescents le mercredi à 13h30

Chorale de St Pie X : répétition le jeudi à 20h30

AIX-EN-PROVENCE

Chapelle de l'Immaculée-Conception

11 bis, cours Gambetta - Tél : 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h30 messe chantée
- Mercredi : 18h30 messe basse
- 1^{er} Vendredi du mois messe à 18h30
- 1^{er} Samedi du mois messe à 11h00

Catéchisme pour adultes le mardi à 19h00

Catéchisme pour les enfants le mercredi après-midi

CARNOUX-EN-PROVENCE

Oratoire Saint-Marcel

Immeuble Le Panorama - Avenue du Mail

- Dimanche : 8h30 messe basse

ALLEINS

Chapelle des Pénitents Blancs

rue Frédéric Mistral

Messes : 1^{er}, 2^{ème} et 4^{ème} Dimanche du mois :
18h00

(Sauf en juillet et août : pas de messe.)